

Mon pauvre professeur était battu du premier coup ! Le juge d'instruction fixa sur moi un regard poliment ironique :

Oh ! oh ! dit-il voilà qui est grave, et bien en faveur de l'accusation !

— Cette expérience ne sera concluante à mes yeux, fis-je observer, que si on me permet de la recommencer moi-même.

L'Anglais, que son succès avait laissé impassible, me tendit le flacon avec un geste plein de grâce.

Je fis l'expérience : la vitre se noircit encore et avec une intensité qui prouvait l'abondance de la substance toxique. Je recommençai trois ou quatre fois : même résultat.

Le rideau derrière lequel se trouvait Maximilien Heller remua légèrement. Je tressaillis, car il me sembla que l'œil de l'Anglais s'était un instant fixé avec inquiétude de ce côté.

Ce ne fut qu'un éclair, car il reprit son sourire habituel, et se tournant vers les magistrats :

— Il me semble cette fois que l'expérience est décisive, dit-il. Et veuillez remarquer, ajouta-t-il avec un certain air de triomphe, que je me suis servi de l'appareil du docteur B. . .

— Je n'ai rien à objecter, fis-je, assez vexé de ce résultat si prompt et si inattendu.

— Alors, monsieur, dit le procureur du roi qui prenait pour la première fois la parole, vous êtes prêt à signer le procès verbal et le rapport qui conclut à la présence du poison dans le corps du défunt ?

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

— Greffier, continua le magistrat en se tournant vers un petit bonhomme noir qui griffonnait dans un coin, veuillez apporter le rapport et ce procès-verbal : ces messieurs vont le signer.

Le docteur Wickson signa sans ôter ses gants — et je signai à mon tour.

L'Anglais paraissait avoir peine à contenir la joie intérieure qu'il ressentait.

Il me salua gravement et je lui rendis son salut d'assez mauvaise grâce. Avant de sortir, Wickson me chargea encore une fois de vouloir bien assurer M. B. . ., de toute sa respectueuse sympathie.

— Monsieur de Ribeyrac, dit en sortant le juge d'instruction à son majestueux collègue, vous venez déjeuner avec moi, n'est-ce pas ? Je meurs de faim.

Ce jour-là, les étudiants qui fréquentaient les cours de M. B. . ., ne surent à quoi attribuer les distractions continuelles, l'agitation fébrile et la mauvaise humeur de leur professeur.

VIII

Je fis quelques pas sur le palier, à la suite de ces messieurs, et les saluai une dernière fois.

M. Prosper les reconduisit jusqu'à la porte, puis revint vers moi d'un air mystérieux ; il grillait de savoir ce qui s'était passé : mais je ne crus pas devoir l'en informer.

J'ai quelques dispositions dernières à prendre, lui dis-je en remontant l'escalier. Veuillez me laisser seul encore une demi-heure dans le cabinet où est le corps.

— Comment donc ! monsieur ; restez aussi longtemps qu'il vous sera agréable, me dit le petit intendant de son ton mielleux. Moi, je monte dans la chambre de M. Bréhat-Kerguen . . . pour voir si rien ne lui manque. Il a fermé sa porte au double tour, le vieux madré, et m'a fait jurer que je n'avais pas une seconde clef . . . Eh ! eh ! continua-t-il en tirant un trousseau de clefs de sa poche, je lui ai juré. Mais il faut tout de même que je jette un coup d'œil dans sa chambre : M. Castille m'a bien recommandé de ne pas laisser détériorer l'immeuble de la succession.

Au moment où j'ouvris la porte du cabinet, le petit vieillard, dont décidément le défaut dominant était une incroyable curiosité, glissa un regard dans la pièce, pour s'assurer que Maximilien Heller était toujours-là, puis il secoua la tête de l'air d'un homme qui se dit : " J'ai eu une lubie, " et grimpa au second étage.

Le philosophe avait quitté sa cachette et examinait minutieusement les bocaux et le flacon qui avait servi à l'expertise.

Il releva lentement la tête et me dit avec un singulier sourire :

— Allons ! vous n'avez pas été heureux, docteur, et décidément il y a empoisonnement . . . Mais aussi pourquoi diable ne lui avez-vous pas fait ôter ses gants ?

Je le regardai, étonné de cette question.

— Venez ici, me dit-il.

Il m'indiqua du doigt le bord de la table.

— Eh bien ?

— Regardez . . . plus près . . . ne voyez-vous rien à cette place ?

Je distinguai sur le bois quelques grains d'une fine poussière blanche.

— De l'arsenic ! fis-je stupéfait.

— Justement, reprit Maximilien. Or, comment pouvez-vous expliquer la présence du poison sur cette table ? Ce n'est pas vous qui l'y avez mis, n'est-ce pas ? Donc . . . c'est l'autre !

— Voilà un singulier soupçon !

— Avez-vous remarqué qu'il a gardé ses gants pendant l'opération ?

— Oui,

— Avez-vous remarqué qu'il a fréquemment posé, par un geste machinal, sa main droite à cette même place où vous voyez la poussière blanche ? qu'à un certain moment, il a porté la main à ses lèvres, puis l'en a éloignée par un vif mouvement de répulsion ?

— Non,

— C'est juste . . . vous n'étiez pas ici en observation . . . Mais je l'ai remarqué, moi, ainsi que plusieurs autres choses singulières ; comme celles-ci, par exemple : pourquoi a-t-il voulu déboucher lui-même les bocaux ! pourquoi a-t-il coupé lui-même les viscères avec des ciseaux tirés de sa propre trousse ? Vous avez eu, docteur, en sa bonne foi une confiance qui d'ailleurs vous honore, mais qui, selon moi, était mal placée.

— Ainsi vous croyez . . .

— Je crois, ou plutôt je suis persuadé que la justice et vous êtes tombés dans un piège. Cet homme avait mis de l'arsenic dans ses gants, dont sans doute l'extrémité était percée ; il empoisonnait tout ce qu'il touchait.

— Je ne vois pas quel intérêt il aurait eu à nous tromper si indignement.

— L'intérêt ! . . . l'intérêt ! . . . vous parlez comme un juge d'instruction ! s'écria l'étrange personnage en haussant les épaules. Que m'importe l'intérêt à moi ? . . . Je n'essaie pas de le rechercher, car c'est dans cette voie ténébreuse que la justice s'égare toujours. Je ne cherche qu'une chose : *les faits*. Quand les aurai-je tous dans ma main, alors au milieu de ces invraisemblances qui semblent d'abord si bizarres, vous verrez la vérité luire, plus éclatante que le soleil.

Il redressa sa haute taille, son œil brilla comme un diamant.

— La vérité ! s'écria-t-il en désignant d'un geste énergique la porte couverte de scellés, elle est derrière cette porte . . . Et le jour où je pourrai pénétrer là, je la saurai.

Puis, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il sortit, et je l'entendis descendre l'escalier d'un pas rapide.

Je sortis après lui.

Au bas de l'escalier, je le retrouvai causant avec Prosper ; il lui dit quelques mots à voix basse, me prit le bras avec un de ces gestes brusques qui lui étaient habituels, et s'avança vers la porte.

Je lui offris un cigare et battis le briquet ; mais l'amadou ne s'enflamma pas, car le temps était très humide.

— Attendez, attendez ! me cria le serviable intendant en fouillant précipitamment dans ses poches, j'ai votre affaire.

Il me remit un papier que j'allumai, et que je tendis à Maximilien.

Celui-ci le porta à ses lèvres pour enflammer le tabac. Mais tout à coup ses yeux s'ouvrirent démesurément, il souleva vivement la flamme, mit le papier dans sa poche, et s'enfuit avec une telle précipitation que Prosper ne put s'empêcher de dire :

— Pauvre jeune homme ! la tête n'y est plus guère !

IX

Je perdis de vue pendant quinze jours environ M. Maximilien Heller. Entraîné par ce tourbillon d'affaires et d'occupations graves ou frivoles dont se compose la vie, je commençais à ne plus songer à toute cette affaire, lorsqu'un beau matin, vers huit heures, mon domestique vint m'avertir qu'une personne demandait instamment à me parler.

Je donnai l'ordre de l'introduire.

Je vis entrer dans ma chambre un grand jeune homme blond, dont les yeux étonnés, la physionomie souriante et béate, réalisaient ce type de Jocrisse qui était alors si fort à la mode au théâtre.

Il me fit trois saluts très gauches, et demeura debout, tournant son chapeau entre ses doigts.

Je lui demandai ce qui l'amenait.

— Monsieur, fit-il en zézayant beaucoup, je désirerais me placer. Je viens savoir si monsieur n'a pas besoin d'un domestique . . .

— Et qui donc vous a recommandé à moi ? Avez-vous une lettre ? . . .

Je n'achevai pas et poussai un cri de vive stupéfaction lorsque ce paysan à l'air niais, ôtant la perruque blonde qui lui tombait sur